

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Réédition méritée

François Duvalet de Maurice de Goumois, Hearst, Le Nordir, 1989. [Parut d'abord à Québec, Institut littéraire du Québec, 1954, 263 p.]

Patrick Imbert

Number 57, Spring 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38193ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Imbert, P. (1990). Review of [Réédition méritée / *François Duvalet* de Maurice de Goumois, Hearst, Le Nordir, 1989. [Parut d'abord à Québec, Institut littéraire du Québec, 1954, 263 p.]]. *Lettres québécoises*, (57), 45–46.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

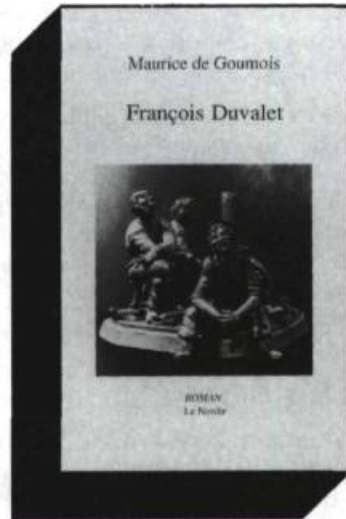
par Patrick Imbert

D'autre part, plusieurs questions historiques ou théoriques auraient mérité un meilleur sort. Ainsi, dire que la constitution des publics est déterminante de la nature du burlesque peut bien expliquer un certain nombre de phénomènes, mais encore faut-il expliquer pourquoi cette constitution est différente — ce que ne fait pas Hébert. Par ailleurs, et c'est peut-être là le propre des études sur les objets populaires, on ne peut manquer de relever la disproportion entre les outils conceptuels convoqués et la «pauvreté» esthétique de ces objets : la mise au jour de formes culturelles passées traditionnellement sous silence, aussi nécessaire soit-elle, doit-elle mener à une survalorisation de ces formes? L'analyse ne doit-elle pas se distinguer de la défense? On peut aussi s'interroger, comme ne manque pas de le faire Hébert elle-même, sur le recours à des textes pour l'étude d'une forme s'appuyant fondamentalement sur l'improvisation. Ce problème est doublé de celui de la non-représentativité éventuelle des textes retenus, surtout américains; encore une fois, c'est l'auteure elle-même qui le dit. On notera enfin que les remarques d'Hébert sur les idéologies au Québec sont trop cursives pour justifier ses conclusions : la mainmise du clergé sur la société et celle des «bien-pensants» sur la «grande», culture, même si elles ne sauraient être contestées pour l'essentiel, sont réduites au statut de présumé. La conception de l'institution littéraire qui sous-tend la réflexion n'a pas bénéficié des travaux les plus récents sur cette question, et ce malgré la présence passagère de Bourdieu : parler d'«establishment littéraire» pose des difficultés qu'esquive l'auteure, surtout celle de la définition de cet «establishment» dans un texte où les valeurs de subversion et de contestation des formes populaires sont constamment mises de l'avant. La transgression sur laquelle se fonderait le burlesque est-elle aussi transparente que veut bien le laisser entendre Hébert?

Les travaux comme *Le Burlesque québécois et américain* ont pour principal intérêt d'obliger critiques et historiens à reconsidérer un certain nombre de mythes sur le monolithisme du Québec d'avant 1960. Cette volonté de relire l'histoire culturelle ne devrait cependant pas se faire au détriment de l'écriture et de la réflexion théorique. □

Benoît Melançon

Réédition méritée



François Duvalet de Maurice de Goumois, Hearst, Le Nordir, 1989. [Parut d'abord à Québec, Institut littéraire du Québec, 1954, 263 p.]

Ce qui étonne, dans cet excellent roman, publié en 1954 par l'Institut littéraire du Québec et republié par les Éditions du Nordir¹, est qu'il soit si peu connu. Il en est de même de son auteur, Maurice de Goumois, Français d'origine, né en 1896, arrivé à Chapleau en 1920 puis, en 1924, à Québec. Il y fait d'abord carrière dans les assurances. Par la suite, il devient haut fonctionnaire au ministère de l'Industrie et du Commerce du Québec et participe à l'ouverture des premières maisons du Québec en Europe.

Les canons littéraires

Pourtant, ce livre ne se trouve pas recensé dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* qui devrait pourtant retenir l'ensemble des œuvres littéraires liées au Québec et publiées ici. Cette exclusion semble assez arbitraire puisque Maurice de Goumois a passé la majeure partie de sa vie au Québec et que son premier roman, *Destin de femme* (1953) avait déjà atteint un tirage de 8 000 exemplaires quand *François Duvalet* a été mis en vente. De plus, ses romans ont été publiés dans la même collection qu'Yves Thériault (*Aaron*), Anne Hébert

(*Le Tombeau des rois*), Roger Lemelin (*Au pied de la pente douce* dont 35 000 exemplaires avaient déjà été vendus en 1954).

Bien sûr, l'action du livre se passe à Chapleau (Ontario), au Témiscamingue et à Toronto. Mais il y a bien d'autres ouvrages dont l'action se passe ailleurs, notamment en France. Ainsi, quand on ne se glisse pas vraiment dans la logique de l'institution littéraire au départ on n'existe guère. À moins qu'une institution littéraire marginalisée jusqu'à récemment, celle de l'Ontario francophone, décide de republier ce texte. Une telle exclusion, en tout cas, ne permet évidemment pas de connaître la littérature dans son étendue. Elle relève d'une conception presque uniquement biographico-socio-nationale qui ne tient guère compte du système littéraire dans son ensemble, des questions de réception, de production, de diffusion, sans parler des rapports intertextuels. Ces données sont pourtant essentielles à la compréhension non seulement de la littérature, mais des rapports discursifs et interdiscursifs. Autrement dit, l'institution va directement à l'encontre de ce que pense le personnage de François Duvalet au sujet du Canada et de son immensité : «On s'y attachait d'autant plus solidement qu'elle [l'immensité] ne cessait de promettre un monde régénéré, débarrassé de toute contrainte, où un homme n'est que ce qu'il est et non pas QUI il est» (p. 116).

L'immigrant

Mais d'autres raisons expliquent peut-être qu'après un succès certain *François Duvalet* soit tombé dans l'oubli presque complet. Les canons littéraires canadiens-français ont longtemps reposé sur la valorisation du roman de la terre, sur l'enracinement. De plus, c'est surtout avec Gabrielle Roy que des textes peu stéréotypés et non xénophobes, centrés sur des immigrants, ont été produits : *Un jardin au bout du monde*, par exemple. Il suffit de lire en 1947 *Zirska immigrante inconnue* de Jean M. Carrette pour voir que, parfois, les étrangers sont

le support caricatural d'idéologies violentes proches du fascisme. On n'oubliera pas, non plus, les méchants dans *Pour la patrie* de Jules-Paul Tardivel ou dans *Charles Guérin* de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau. Ces auteurs, d'ailleurs, n'ont pas le monopole du rejet de la différence. La figure de l'étranger est négative dans bon nombre de littératures et chez de grands auteurs comme Balzac, par exemple.

On pourrait, en tout cas, rapprocher François Duvalet de *A Search of America* (1926) de l'auteur canadien-anglais Frederick Philip Grove. Cependant, François Duvalet, contrairement au roman canadien-anglais rejetant les États-Unis et trouvant une certaine pureté de mœurs au Canada, dévoile non seulement les luttes, les haines entre immigrants, l'exploitation mais aussi les superstitions des gens des villages, leur mesquinerie comme aussi la générosité de certains. Il a certes été critiqué pour ses nuances, même si Albert Laberge avait déjà tenté de briser le mythe de l'Arcadie villageoise. Ainsi, là aussi, François Duvalet ne correspond pas à la norme.

Les tendances à venir

Il est différent aussi de la norme du point de vue de ce qui se prépare. À la fin des années cinquante, d'autres tendances littéraires se manifestent. Elles font qu'un roman centré sur le nord ontarien, la forêt et la dépression économique des années trente, rejetant, de plus, les solutions collectives et socialisantes, n'était pas dans la ligne des forces en marche. *Parti pris* allait prendre, pour un temps, non la relève, mais le devant de la scène. On reprochera, d'ailleurs, par exemple, à Gilles Leclerc dans son *Journal d'un inquisiteur* (au style éblouissant), à la fois la critique violente de la situation culturelle québécoise et les solutions trop spiritualistes qu'il préconise.

La ville

François Duvalet, de plus, se termine mal, selon l'optique prônant le consensus traditionnel et national. L'immigrant François Duvalet, petit employé de banque en France, après avoir travaillé dur comme bûcheron, ouvrier... décide de retourner en France. Passant par Toronto, il va payer ses dettes à la compagnie qui l'avait engagé, nourri et exploité. Son honnêteté étonne et on lui offre un poste de comptable qu'il accepte. Autrement dit, c'est la grande ville et la grande ville anglophone qui triomphe et lui permet de s'accomplir comme *self made man*. Là aussi, un lien s'établit

avec Gabrielle Roy. *Bonheur d'occasion* est un des premiers romans de la ville au Québec. Mais la ville chez elle reste menaçante, lieu d'échec, et ce n'est vraiment que dans *Le Matou* d'Yves Beauchemin qu'elle est domestiquée. Toutefois, il y a plus. À la page 126, Maurice de Goumois rappelle l'épisode de Pierre Esprit Radisson et de Médard Chouart dont les bureaucrates montréalais avaient confisqué la cargaison de fourrures. Ceci eut pour conséquence de les amener à travailler pour Londres. Cette remarque historique, annonçant le destin du héros, évoque ainsi certaines contradictions sociales et personnelles.

Ce texte est donc beaucoup plus complexe que les romans de la terre. Il marche de concert avec *Les Engagés du Grand Portage* de Léo-Paul Desrosiers où les contradictions économiques, leur influence sur la psychologie et leur négation des structures idéalisantes sont aussi exposées dans leur complexité.

Psychologie

«Je n'ai jamais pensé que j'étais un imbécile, j'en avais quand même le salaire», dit (p. 9) Frank/François, le personnage, employé de banque lui aussi, dans *La Nuit* de Jacques Ferron. Eh bien, François Duvalet (que tous les anglophones ainsi que les francophones dominés et n'osant utiliser leur langue appellent Frank) fait des remarques très directes qui annoncent déjà Ferron : «On oubliait l'humble étable pour ne songer qu'aux rois mages; cela faisait mieux l'affaire du commerce» (p. 80).

L'art de Maurice de Goumois est bien de broser rapidement un portrait marquant, tout en distillant souvent un humour très délicat (p. 54). En ce sens, il s'agit d'un romancier important qui sait rendre quasi scéniquement les diverses étapes d'une évolution. C'est ce que souligne Yolande Grisé (citée dans la préface) affirmant, avec raison, qu'il serait intéressant et assez facile de faire un film à partir de ce livre. Le côté grotesque du petit «rond de cuir» parisien arrivant bûcheronner avec son chapeau melon constitue en soi une scène à mettre en image. Il en est de même de la séquence où Duvalet jette dans un lac son chapeau et tout ce qu'il signifiait : habitudes, liens sociaux, médiocrité et acceptation de celle-ci.

Le nœud de la lettre

Ainsi, ce chapeau disparu mènera Duvalet à Chapleau (en le faisant échapper aux désirs homosexuels du cuisinier) vers l'aventure et la construction de sa personnalité liée à la lutte, l'initiative, la liberté et le risque. D'ailleurs, le risque vient surtout du «L» (chapeau/Chapleau) ou plutôt d'elles. En effet, il a quitté la France, en partie, de peur d'une femme et c'est à Chapleau qu'elles le rejoindront et lui créeront inconsciemment certaines difficultés. Ceci se produit par leurs «coquetteries» provoquant la jalousie, parfois meurtrière, des machos de service alors que lui ne voit encore les femmes qu'il rencontre qu'à travers ses schèmes culturels français et petits-bourgeois. Il reste donc la solitude car il ne désire pas les servantes, les adolescentes habitantes ou les femmes mariées qui s'offrent. Quant aux petites-bourgeoises, elles ne voient en lui «qu'un immigrant de première génération, la lie que l'on importe d'Europe pour remuer la terre et déblayer la neige» (p. 176).

À travers ces interrelations se tracent subtilement des structures psychologiques et économiques qui gouvernent finalement l'ensemble des données interpersonnelles, sexuelles et amoureuses. Un puissant fond de déterminisme est évoqué contre lequel François Duvalet s'acharne. Il jouit de ces efforts personnels pour récupérer liberté et pouvoirs.

Il s'agit donc bien d'un roman d'apprentissage qui se situe dans la lignée qui va du *Wilhelm Meister* de Goethe au récent chef-d'œuvre de Jacques Brosard, *L'Oiseau de feu* (Leméac, 1989). □

Note

1. Dans la réédition p. 151, ligne 14, il faut lire François Duvalet et non Jacob Druten, une ligne de l'édition originale (p. 178, ligne 18) ayant été oubliée. De même, p. 178, ligne 7 avant la fin de la page, il faut lire Druten et non Duvalet : comparer avec l'original, p. 215, avant-dernière ligne.